

Foc you

Paris 1er décembre 85. Le défi français French Kiss a déjà remporté au moins une manche: celle du rire grivois. Récemment exposé en grandes pompes au Trocadéro, le beau volier de Marc Pajot cachait jolouement son appendice. Je voulais dire sa quille, qui était recouverte d'une bâche, véritable cache-sexe de la bête de course.

Dans les millieux anglo-saxons les dames sont outrées par tant de polissonneries à la fois et les tasses de thé débordent! En anglais BCBG French Kiss se traduit par baiser français c'est un cunnilingus! Eh oui, autant appeler un chat, un chat!

Inutile de préciser que quand le fringant coursier des mers va débarquer en Australie cela va faire rigoler dans les chaumières. La délicatesse n'est pas l'arme favorite des Français. Déjà quand nos espions vont faire un tour dans cette région du monde c'est tout juste s'ils n'oublient pas de retirer leurs palmes et leur masque pour faire du

«Le cœur dans l'estomac et tout ça dans les talons via les genoux...»

ZONZON FRANÇAIS

shopping dans les supermarchés. Quand on sait le taux de macho-rustogouenard que compte l'Australie, on peut prévoir un joli tollé. D'autant plus que cette course à la voile est censée représenter chaque pays dans son savoir-faire technologique. Cunnilingus bravo! Mais il est vrai que les histoires belges ne font rire qu'en France. L'humour salace français sera peut-être un tabac aux antipodes. Bon vent French Kiss! **Jean-Pierre MIDAVINE**

Vous reprendrez bien un bout de ghetto?

Paris, le 28 novembre. Trois hommes et un bousin. Une heure du matin, j'arrive dans cet endroit, insolite, bourré (pas moi), et pourtant je ne vois que LUI. Quand ses yeux ont atterri dans les miens, aie, aie, aie, j'ai décollé immédiatement. Il s'approche et me dit qu'il

en a du pouvoir sur moi, ce mec là-bas, de m'avoir fait sourire, enfin! Je réussis à lui répondre que LUI, mésestime le sien, qu'il n'en a pas conscience. L'implacable certitude que tout à coup, c'est TRES-TRES-IM-POR-TANT. Un désir gros comme ça, LUI, moi. Nous déjà?

Quand IL m'avoue qu'ils sont deux, je me dis: Trois? Moi, jamais! Ça dégénère toujours et après y'a de la misère. Il me présente celui qui fait de LUI, deux. Bon, ben...euh...enfin, rien quoi! A priori. Sorry, mille excuses! Rien pour, mais rien contre non plus, hein. La galère. Mais LUI tellement trop, tellement bien, tellement beau, trop de coïncidences, trop. Ach! mein

lieber LIBE, je résiste pas. OK pour un verre chez eux. Une fois sur place, ça se précise. Mes valises ou je balise? Oh, et puis merde, après tout, on verra bien. D'un plan d'enfer, on passe à celui d'horizontal. D'un côté c'est très bien, c'est ça, de l'AUTRE... Rideau et rendez-vous quand même au prochain louis-kinze.

Ils arrivent donc. IL me donne un gâteau: un puits d'amour... Je manque tomber dans les pommes. Un puits d'amour!, pas un Paris-brest ou une religieuse. Fin de soirée chez eux, on prend les mêmes et on recommence. Et de nouveau, irrésistiblement, tout pour LUI, rien pour l'AUTRE. Oui, tout pour LUI, trop aux yeux de l'AUTRE.



Philippe Lantier

«Sur un ton de surtout-regarde-moi-comme-ça, Il me dit: Ne me regarde pas comme ça.»

Seuls les tilleul-menthe

Paris le 26 novembre 1985 (...). Tout le monde en a parlé, les prisonniers vont avoir la télé dans LEUR cellule! FORCE OUVRIERE, FO pour les chébrans, n'est pas contre le principe... Ça vous paraît pas suspect à vous, ça? FO qu'est pas contre une amélioration de la détention... Etonnant non? Là, on a besoin de s'expliquer! Faut comprendre que la télé en cellule, ça fait diminuer les doses de tranquillisants (Rapport établi à la MAF de Fleury-Mérogis ou une expérience était faite). Les femmes-taularades ont servi de cobayes. Et donc, puisque ça fait diminuer le besoin de tranquillisants, c'est que la petite lieurme est??? C'est quoi?... oui, c'est un TRANQUILLISANT! La preuve? Supprimer toutes les télé dans tous les foyers français et c'est l'émeute, la révolte, la guerre civile! Si vous leur enlevez la télé qu'est-ce qu'ils vont faire tous ces gens-là? Faut pas croire mais ils sont capables de penser... et penser, c'est pas bon pour l'Etat! C'est connu y'a des télévisions dans tous les pays. Et si c'est pas bon pour l'Etat c'est pas bon pour l'administration pénitentiaire. Pendant qu'on s'identifie aux gangsters ou à Zorro, on pense pas, ou vachement moins, à sa condition ou à s'évader. COCORICOCOBOY! Tu me diras, en zonzon, c'est pas pareil... Y'a pas d'images dans une cellule. On est seul. Chez soi on a des images... Qui passent. La femme, les enfants, et la belle-mère qui vient tous les mercredis. Dans une cellule y'a qu'un miroir, y'a qu'une image: la tième. C'est donc bien qu'il y ait, aussi, dans une cellule des images qui passent. Mais faut faire gaffe, ils le disent inconsciemment, ce sont des chaînes! La une, la deux, la trois, Canal Plus et la cinq bienfôt. C'est doux! Alors, je m'adresse aux prisonniers.

Surtout ne louez pas la télévision! Ne devenez pas comme eux. Vous êtes en prison parce que vous êtes libres. Refusez les chaînes! Charles MAESTRACCI

Des journées entières dans les frênes

Fresnes le 27/11/85. Bonjour, M. Mme. Nous les détenus de prison de Fresnes, avons décidé de faire une grève de la faim, pour les conditions et le régime actuelle de la prison, les quelles nous voulons qui ça sera un changement pour ceux-là, vite; nous demandons un ou plusieurs responsables de la Ministère de la Justice, intérieur, de la santé tant que ils viendront pas, nous restorons autant en grève de la faim! Nous ne demandons rien de plus, juste le moyen, c'est à dire c'est qui nous avons droit pour vivre comme un être humain, et non comme des Animaux! Tous ceux qui concernent de cette prison, doit changer y compris pour les surveillants! Car eux aussi ont besoin une modernisation; nous commencerons, à cette grève à partir du 5 décembre 1985, jusqu'au arrivés de ces responsables les quelles nous voulons discuter sur les conditions, le régime et le reste, de c'est qui nous concernent. Nous avons fait un dénoncement et nous voulons donner cela seulement à ces responsables, des Ministres! (Justice, Intérieur, Santé). Nous sommes venus faire la peine qui la justice nous a condamné et nous sommes d'accord, mais sur la condition humaine, il nous semble que Mr le Ministre n'a jamais fait une visite ici pour voir, si la ferme va bien, par ce que ici, est devenu comme une ferme de cochons! Alors, nous voulons plus, plus du tout, vivre comme des cochons, nous,

nous avons rien à perdre, car c'est déjà, on a perdu une fois, mais le Pays, la France, le pays un de plus civilisé, où?...

J'ai le doigt de vivre

Monsieur, le Directeur, Je viens par la présente vous demander et solliciter auprès de votre Bienveillance, de faire paraître un article dans votre journal, sur mes conditions de détention en maison d'arrêt de Dijon. Et je vous joins une photocopie du règlement intérieur (et qui est rigoureusement appliqué) mais avant toutes choses je vais vous faire part de mon problème, je me suis sectionné un doigt l'auriculaire gauche les trois phalanges (...) et vous adresse ma demande comme me le permet mon degré d'instruction étant ressortissant marocain. Voilà, il a été conçu un terrain de sport pour les détenus, auquel nous n'avons jamais mis les pieds et pour cause, les surveillants en ont fait leur court de tennis. Alors avec quelques chiffons nous avions fabriqué un semblant de ballon afin de nous distraire avec mes camarades. En cours de promenade ce ballon était saisi. En plus on nous a mis des rapports qui équivalent un séjour au mitard, prison dans la prison et c'est pour cela que j'ai fait ce geste (...). Je ne puis faire une émeute tout seul et ce las n'est pas l'intérêt de tous. J'adresse le double de cette lettre au ministère de la justice Mr Badinter et si ce las persiste de la sorte et que mes réclamations restent veines, ce sera avec un autre doigt que j'adresserai une autre lettre au ministère de la justice et je ne voudrais pas que mon geste soit étouffé dans l'œuf - C'est pour cela que je m'adresse à Vous Monsieur, car je sais votre journal humanitaire et respectueux du droit de l'homme (...) OUISSADEN Raho.

Moi, j'étais A-A-MOU-MOU, HEUREUX; LUI aussi je crois. Ça c'est su, ça c'est vu, ça n'a pas plu. Insupportable notre plaisir, surtout son plaisir à LUI, qui doit passer par l'AUTRE et qui là, lui échappe: il ne peut pas nous donner ça. Alors malheur, jalousie, crise. Je LUI glisse qu'il faut qu'on se parle, absolument et vite. Il m'appellera. Ouf! On se calme, je ramasse mes petites affaires et je ripe gentil et discretos. Première claque dans la gueule, premier silence des premiers jours. Mon courage à demain, j'irai demain. Je file à son travail; IL est là, toujours tellement, encore plus. Sur un ton de surtout-regarde-moi-comme-ça, IL me dit: «Ne me regarde pas comme ça». Il a peur merde! C'est pas ça que je voulais moi! Le cœur dans l'estomac et, tout ça dans les talons via les genoux, je lui rappelle qu'il a dit... Deuxième claque dans la gueule parce que, depuis, c'est le silence. Un silence si lent. A crever.

Moi qui voudrais tellement lui dire la même chose que ce que lui a dit, un jour, mon Double, en Terre Sainte, l'étoile polaire montrait le chemin, mais mon Double ne l'a pas suivie; moi, j'aimerais. Mais depuis quelques jours, il fait tout froid, tout gris et vous savez, cette étoile-là... la polaire, Vénus, la planète de l'amour, je ne la vois plus, l'étoile du... Signé: le Sosie du Double.

4/12/85.

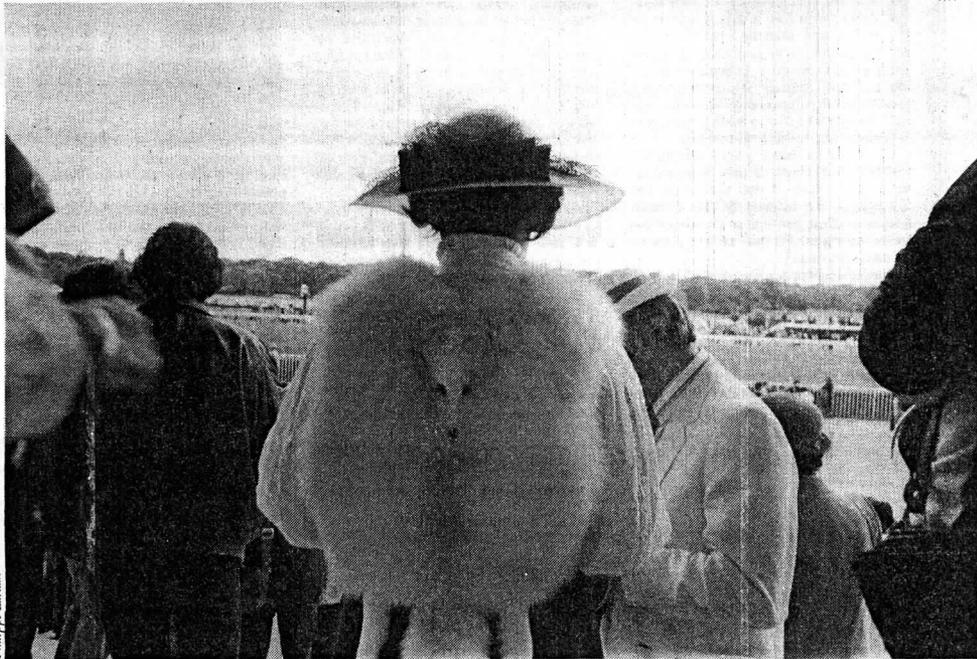
« — Hé mon salaud tes 100 balles c'est pas 100 balles c'est 1 Franc ! »

Allons en francs

Paris, rue du Louvre. 3-11-1985. « Zorépa un ou deux francs ? » me demanda brusquement à un coin de rue un espèce de nouveau-pauvre type au look clodo archi-loupé, mais qui ne m'en tendait pas moins sa pogne gamelleuse. Moi, d'habitude, quand je fais prendre l'air typique de Paris à mon Pablo dans sa brouette décapotable, je suis plutôt d'humeur abordable. Quoique quand il s'agit de la cloche qui vient me les sonner, j'ai un principe-né, à savoir la bourriche. Un coup c'est du « tenez mon brave ! », un coup c'est du « t'as qu'à travailler ! ». Toujours est-il qu'aujourd'hui, celui-ci semblait avoir gagné le yoyo, si du moins j'en jugeai à sa mine réjouie qui me matait tester farfouilleusement de quelle générosité je me sentais capable en ce jour radieux et, si cela se trouvait, béni.

« Tiens-les tes 100 balles ! » lui dis-je royal en lui lançant cow-boyesquement une pièce sentée sonner à la première trébuché. L'autre bout du tunnel ou du rouleau (rayer la mention inutile) l'attrapa au second rebond et, bien que n'en revenant pas de son adresse exceptionnelle en cette saison creuse, se trouva malgré l'inspiration qui lui manquait la force de me rétorquer à tue-tête :

— Hé mon salaud tes 100 balles c'est pas 100 balles c'est 1 franc ! Sur le coup, la réflexion me vexa. D'ailleurs, sur le même coup, j'abandonnai un instant mon Pablo trop occupé à respirer plein



Philippe Lévade

DAMNED ET ENCULE!

« Mon écharpe lavande en est restée figée. »

pot celui d'échappement d'une ravissante voiture, laquelle devait en être au bas maux à sa quinzième tentative de créneau laborieux. A la suite de quoi je me mêle, je me retournaï furax-cible, et me dirigeai toutes hargnes dehors de mes gonds vers le triste souvenir qui m'avait vexé la seconde précédente. Puis, l'empoignant sans surprise par les lambeaux de son colbac nauséabond, et tout en me tenant à une distance raisonnable de postillons au cas où cette anomalie sociale voulût me refiler son cancer pré-généralisé chopé dans Dieu Le Pen sait quelle Sida-gogue publique, je lui balançai très vieille France, certes, mais aussi tout de go :

« Bougre de pignouffe ! Est-ce ma faute à moi si je n'ai jamais eu assez de francs pour me permettre d'arrêter de les compter en anciens ? »

— Lachez-moi ou j'appelle un agent ! tout ce que trouva à répondre l'autre qui l'eût cru. Et sur sa lancée de tenter de rameuter la foule ambiante, pauvre imbécile, comme si elle avait pas autre chose à foutre qu'à s'occuper de son prochain, cette salope. Mais alors qu'il se démenait tantôt comme un beau diable, tantôt comme un vilain dieu, quelle ne fut pas mon intime conviction de noter avec insatisfaction que ses avant-bras rougis de sang étaient percés à faire palir d'incompétence le plus chevronné de nos anesthésistes locaux. Damned et enculé : un junkiste !

« Rends-moi mes 100 balles, fumier ! je veux pas engraisser ton grossiste ! le

La balade de Bruno

Rue Christiani. 12h. Mardi 5 novembre. Il aurait 30 ans s'il n'avait pas été « probablement » Assassiné — il s'appelait Bruno Sulak. J H



Miller/Sipa Press (21-31-1985)

secouai-je doublement.

— C'est pas pour la pompe c'est pour la bouffe ! qu'il me hurla en suppliant avec larmes à l'appui.

— « Tu te fous de ma gueule où quoi ? Les mecs comme toi, ils passent leur vie à jouir de leur mort ! »

— Et alors ? Qu'est-ce que ça peut te foutre ? Hélas ! Comment raisonner ceux qui ignore la raison, et à plus forte raison la raison officielle ? Aussi, ne voulant plus me poser davantage de questions sans réponses, acceptai-je de relâcher dans la nature morte l'éloquent loqueteux, non sans lui avoir avoué méchamment dans le jaune de ses yeux globuleux :

« Moi mon pote, avant de devenir l'esclave que tu es devenu, je me tire un coup de bazooka dans la tempe ! » Et l'autre larve, comme s'il n'avait même pas 100 balles à perdre dans cette étrange histoire, de me répondre instantanément :

— Moi mon pote, avant que je ne devienne l'esclave que je suis devenu, je voulais justement me flinguer. Hcurusement, depuis que je fixe mon rendez-vous avec ma mort, j'ai quotidiennement une raison valable de vouloir continuer à survivre ! Vous vous rendez compte ? Devant un tel sixième sens de la répartie, je ne pus m'empêcher de trouver la situation pour le moins pissante aux culottes. Au point de lui refiler carrément les 100 balles qu'il voulait initialement m'extorquer. Là-dessus, je partis rejoindre en pouffant mon Pablo, lequel pouffait tout autant que moi, mais pour des raisons autrement plus polluantes. Evidemment, le mendiant volontaire n'esta interdit, et pas que de séjour. Parce

que le dialogue que je viens de vous narrer n'a jamais eu lieu entre lui et moi, mais simplement dans ma pauvre tête. Seul le hurlement de rire final fut authentique. Tu ne pensais tout de même pas, mon petit Pablo, qu'un drogué pût tenir un discours aussi peu soutenu ? « Areu com ! » dit par politesse ce dernier, bien qu'en fait, je savais pertinemment que lui-même ne vivait que dans l'optique de son prochain biberon. **TOULOUSE LA ROSE. Membre influent de l'association imaginaire des empêcheurs de lire en diagonales.**

Culotte de cheval

Sèvres, le 31.10.85. « Ils étaient des milliers, ils étaient vingt et... » presqu'enus, suant, dégoulinant, langue pendante, oeil vague, cuisse violine, joue vermillon. Quelle impression, du haut de mon promontoire ! Le plus surprenant est encore le degré d'humidité des maillots. Alors, me suis-je demandée, dans quel état sont les culottes ? Culottes kangourou ou slip chantelle, tout y était. J'ai regretté un tantinet de ne pas avoir chaussé mes lunettes « déshabillantes » car, au bout de 13 km de course éperdue, la qualité se dévoile, ainsi que la médiocrité.

Mes amis, laissez-moi vous féliciter encore, et bien que mes mains soient crevassées à la suite de mes longs encouragements, là-haut, dans le bois, laissez-moi encore vous dire bravo, et merci d'avoir donné à ces chemins réguliers l'allure d'un champ de course.

Vos naseaux frémissants me donnaient envie de vous chevaucher jusqu'à l'arrivée, soit : Versailles. J'en piaffe encore. Mon écharpe lavande en est restée figée. Rendez-vous l'année prochaine : nous hennirons ensemble, sabot contre sabot, flanc contre flanc. Juments, chevaux, même combat. A vos casaque ! je vous flatte tendrement. L'Altra